

UN HOMME AU COUVENT

Quand ce bon vieux Robert m'avait convoqué dans son bureau puant l'after-shave bon marché, le tabac froid et le cassoulet haut de gamme en ce vendredi matin, j'avoue que j'étais assez moyennement motivé, peut-être à cause de la perspective d'un énième week-end pizza /bière/Dexter tout seul dans mon appart' cradingue.

Après s'être curé les oreilles à l'aide de son auriculaire droit, il dit :

— Mon petit Didier : est-ce que tu connais ton catéchisme ?

— Mon catéchisme ? C'est quoi ces conneries ?

— T'as été baptisé au moins ? T'es pas allé au caté quand t'étais gosse ?

— Robert, t'as péché une durite ou quoi ?

— A propos, tu touches ta bille en plomberie ? T'as bien des notions ?

— Tu délires ? Je suis infoutu de déboucher un évier, la dernière fois j'ai dû appeler ma petite sœur à la rescousse.

— Ben va falloir t'y mettre alors. On a eu un appel anonyme : il semble qu'il se passe de choses louches au couvent des Rédemptrices humiliées.

— Il se passe toujours des trucs pas catholiques dans les couvents : toutes ces femmes sans bonhommes, c'est pas très naturel si tu veux mon avis.

— Attends Didier, rigole pas : c'est sérieux, on les soupçonne d'être mêlées à des disparitions.

— Des disparitions ? De quoi ?

— De clodos : c'est pour ça que tout le monde s'en fout et que personne n'a signalé leur disparition. C'est une bénévoles du Secours populaire qui s'est inquiétée de pas revoir plusieurs des habitués et son beau-frère a vu un des gars, le dénommé Raoul Minus, rentrer dans le couvent... Apparemment il en est jamais ressorti.

— Et qu'est-ce que des nonnes pourraient bien foutre avec ces loctus ?

— Tu vas t'infiltrer dans le couvent, Didier, comme ça on en aura le cœur net.

— Elles me laisseront jamais rentrer vu que j'suis un mec si ça t'avait échappé. Tu vas pas m'obliger à me déguiser en bonne sœur au moins ?

— C'est vrai qu'ça pourrait être sympa mais j'avais une autre idée : tu te fais passer pour le plombier et tu prétextes un truc super grave au niveau de la tuyauterie pour pouvoir y retourner plusieurs jours d'affilée.

— Mais Robert...

Sans me laisser finir ma phrase, mon patron me lança un bouquin que j'attrapais au vol avec une dextérité étonnante — vieux reste de mes années universitaires où j'avais été un champion de frisbee réputé, bien que je n'aie jamais accédé à la première place à cause d'une sordide histoire de coucheries entre mon principal concurrent et un membre du jury. Je lus le titre à haute voix : « Manuel de plomberie à l'usage des maladroits, crétiens et autres néophytes ».

— T'as le week-end pour t'y mettre, mon vieux : lundi, neuf heures tapantes, tu infiltras les Rédemptrices.

— Mais elles vont pas trouver bizarre de voir débarquer un plombier alors qu'elles l'ont pas appelé ?

— T'occupes, j'arrange tout. Achète-toi une caisse à outils et un bleu de travail, histoire de pas avoir l'air d'un journaliste à la ramasse qu'a un poil dans la main.

Le lundi, à 8h55, j'étais devant le couvent des Rédemptrices humiliées. Dehors, il pleuvait comme vache qui pisse et bien sûr j'avais pas de parapluie — c'est en partie pour ça que mon ex m'avait quitté —, je sonnais donc comme un maniaque à la grille. Au bout de cinq bonnes minutes — mais peut-être plus vu que j'avais pas racheté de montre depuis qu'un nain kleptomane m'avait volé ma Flip-Flap à la foire du Trône, profitant des quelques minutes où mon attention s'était fixée sur une ado en train de dévorer une pomme d'amour de façon on ne peut plus suggestive —, la grille s'ouvrit.

Je vis un vieux zouave qui se présenta de la sorte :

— J'suis, j'suis, j'suis, j'suis

— Oui, vous êtes ? dis-je pour encourager ce vieil homme que la nature n'avait pas gâté, vu qu'en plus d'être bègue, il était bossu comme un chameau, ou un dromadaire, j'ai jamais su.

— l'jardinier.

— Et moi je suis le plombier, bier, bier, bier, bier, j'fais un beau métier, j'fais mon turbin, bin, bin, bin, bin dans la salle de bains, enchaînais-je, pensant qu'un peu de Pierre Péret détendrait l'atmosphère.

— J'ai, j'ai, j'ai

— Oui, vous avez quoi ?

— Non, Gérard A, A, A

— Bon, O.K : il a fait quoi ce Gérard ?

— Rien, c'est moi Gérard A, A,

— D'accord, j'ai compris, vous vous appelez Gérard A quelque chose ?

— Chier, brailla-t-il comme si sa vie en dépendait.

— Pardon ?

— Achier, Gérard Achier, c'est mon nom.

— Enchanté, Monsieur Achier, toutes mes condoléances.

— Quoi ?

— Non, une mauvaise blague, faites pas attention. Je viens réparer la fuite, on a dû vous prévenir de mon arrivée.

— Suivez-moi, dit-il.

Je le suivis dans les dédales de couloirs lugubres au sol en terre battue et aux voûtes pleines d'araignées puis dans les escaliers en pierres, quand il s'arrêta net, me prit par le bras et m'entraîna dans un recoin encore plus sombre, sous l'escalier, où je crus voir un rat moqueur se faufiler.

— Vous, vous, vous, vous aimez la pho, la pho, la pho

— La phonétique ?

— Non, la pho, la pho, la photo.

— Oui, plus ou moins, comme tout le monde, je suppose : j'aime bien Doisneau, je lis Paris Match chez le dentiste et je crache pas sur bon Playboy à l'occasion.

La vieille épave souleva alors sa chemise — et j'avoue qu'un instant m'effleura la peur de l'agression sexuelle — et en sortit une petite enveloppe blanche souillée de traces de doigts (du moins voulais-je croire que c'était des traces de doigts). Puis, avec le sourire le plus vicelard que j'ai jamais vu (et pourtant, j'en ai vu), il attrapa une photo d'un vieux débris à poil, dans une pause qu'il devait espérer lascive.

— Paul Préboist : un must, j'te la fais à 500 euros.

— Vade retro, Satanas, je ne mange pas de ce pain-là, rangez-moi ces horreurs et emmenez-moi dans le bureau de la mère supérieure.

— Ici, on dit mère inférieure.

Quelques minutes plus tard, je fis connaissance avec la Mère Inférieure, une grande bringue d'une quarantaine d'année à l'air sévère, le sosie de mon ancienne prof d'allemand — un vieux fantasme de classe de quatrième qui avait bien failli se concrétiser lors du voyage

scolaire, mais elle avait refusé au dernier moment, faute de préservatifs je crois et aussi parce que je lui avais vomi ma bouteille de tequila dessus.

— On m’a prévenu de votre arrivée, bien que je n’aie pas tout saisi à cette histoire de fuite, enfin chacun son métier. Les sœurs vivent en autonomie ici et elles ne sont pas habituées à avoir de contact avec des personnes de SEXE opposé, dit-elle en accentuant l’avant-dernier mot.

— Et le jardinier alors ?

— A chier. Je veux dire : est-ce qu’on peut vraiment appeler ça un homme ? C’est pas lui qui risque de provoquer des pensées LUBRIQUES chez les sœurs, vous l’avez regardé ? Il ressemble à rien le pauvre vieux, tandis que vous

— Moi ?

— Vous, c’est pas pareil, vous voyez ce que je veux dire, susurra-t-elle avec un sourire équivoque.

Quand elle se retourna pour aller chercher quelque chose dans l’armoire, je crus voir les marques d’un string sous sa longue jupe noire.

— Enfilez-moi, dit-elle d’un ton autoritaire

— Quoi ?

— Enfilez-moi ça, corrigea-t-elle en me tendant la tenue de sœur (sans string).

— C’est une blague ?

— Pas du tout, si vous baissez la tête et que vous ne parlez pas, avec cette tenue vous passerez inaperçu, enfin au moins pour un moment. Certaines sœurs semblent avoir des antennes pour détecter un mâle à trois kilomètres à la ronde, de vraies sa

— Bon, j’y vais, merci pour tout, dis-je en m’avançant vers la porte, ma tenue sous le bras.

— Vous savez où est le chauffe-eau ? C’est au sous-sol, dans la cave, au fond du couloir à gauche. J’espère que vous n’êtes pas allergique au fromage.

— Non, pourquoi ?

— Parce que le chauffe-eau se trouve à côté des fromages à affiner.

— Aucun problème.

— Vous n’avez peur de rien, on dirait. Tant mieux, dit-elle en faisant sortir de sa bouche un bout de sa langue piercée.

Dans la cave, les choses ne se sont pas améliorées. N'étant qu'un débutant en réparation de chauffe-eau, après avoir bu quelques calvas et autre liqueur de poire avec le bossu bègue fan de l'immonde troubadour décédé (ou pas, je confonds avec Edouard Balladur, qui lui est mort, enfin je crois), j'étais carrément incapable de tenir mon guide de plomberie à l'endroit et je titubais au milieu des Saint Nectaire en chantant du I Muvrini (je ne sais pas pourquoi je m'étais persuadé que le Saint Nectaire était un fromage corse). Trop content de partager un moment de complicité masculine, Gérard me débballait ses meilleurs blagues de cul de Guy Montagné tout en me mettant sous le nez des photos d'Annie Cordy en train de prendre son pied avec Greg le Millionnaire :

— C'est un photo-montage ? demandais-je, naïf, tant il est vrai que j'étais resté un grand enfant.

— Annie Cordy, c'est une chaudasse, tu savais pas ? C'est connu pourtant, même qu'elle était la maîtresse de De Gaulle parvint-il à dire sans le moindre bégaiement.

Le jardinier me raconta ensuite qu'il vivait là depuis 1936, lorsque les sœurs l'avaient trouvé dormant dans son couffin devant la grille, abandonné par sa mère, une femme de mauvaise vie. Il voulut me faire croire qu'il était retenu contre sa volonté, mais je n'en crus pas un mot car il avait un taux d'alcoolémie à faire péter l'alcootest et rougir un gendarme bourré. Peu avant midi, suite à une fausse manœuvre — pour prouver à Gérard que je m'y connaissais en plomberie j'essayais de colmater la fuite imaginaire avec un morceaux de Roquefort —, je perçai un tuyau et l'eau jaillit partout dans la pièce, bousillant les trois quarts des fromages qui n'avaient rien demandé à personne et qui s'affinaient tranquillement.

La mère inférieure débarqua suivie de deux cerbères — une vieille à la peau parcheminée et une jeune qui me parut excessivement maquillée pour une sœur vivant dans un couvent — et piqua sa crise :

— Qu'est-ce que vous avez fait, espèce de sale bonhomme ? Vous avez ruiné tous nos fromages. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Vous avez qu'à vous passer de fromage, ça vous fera un petit régime, dis-je innocemment faute de trouver une meilleure réplique.

— C'est pas pour notre consommation personnelle, espèce de stupide hominidé : on les vend. Trois quarts de nos revenus proviennent de la vente de fromage et de confiture.

— Merde, désolé.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça : vous allez devoir rembourser, vous ou votre patron.

— Euh, j’suis pas en très bon terme avec mon patron, si on pouvait éviter de le mêler à ça...

— Je vois qu’une solution alors.

— Laquelle ? Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Vous devriez pas dire ça, Monsieur le plombier, on pourrait vous prendre au pied de la lettre, dit la plus jeune, celle maquillée à la trueller.

— A qui ai-je l’horreur, enfin l’honneur ?

Elle n’eut pas le temps de répondre que la mère inférieure répondit à sa place :

— Sœur Marie Marie est la plus jeune du couvent, ce qui explique son enthousiasme parfois un peu exagéré...dans certains domaines. Heureusement, c’est aussi une travailleuse acharnée et elle n’a pas son pareil pour s’occuper des saucissons. D’ailleurs vous aurez sûrement l’occasion de travailler avec elle puisque vous allez rester ici une semaine et travailler pour rembourser les dégâts.

— J’accepte avec plaisir, et excusez ma maladresse pour les fromages, je suis plombier que depuis un semaine, en reconversion.

— Et vous faisiez quoi avant ? demanda la plus vieille d’une voix chevrotante, étrange mélange de Christophe Willem et Jeanne Moreau.

— Dresseur canin, dis-je, au hasard.

— Vous pourrez donner des conseils à sœur Caillera alors : son pitbull est gâté pourri, il finira par toutes nous bouffer, ce clebs, dit Marie Marie.

— Sœur Fumier va vous conduire à votre cellule, conclut la mère inférieure.

Bien sûr, j’aurai préféré que ça soit la sémillante sœur Marie Marie qui me guide vers ma chambre au lieu de la vieille mais ma conscience journalistique reprit le dessus sur ma libido — ça m’arrivait de plus en plus depuis que j’avais passé le cap des 45 ans — et je décidai de lui soutirer un max d’infos.

— Alors vous vous trouvez bien ici, ma sœur ?

— Oh oui, on s’amuse, mais la mère supérieure veut pas me laisser manger les pigeons que j’attrape dans la cour, pourtant ça gêne personne...et puis elle, elle fait des choses bien pire.

— Ah oui ? Quel genre de choses ?

— Attendez, on me bipe : c’est elle, elle me dit de me dépêcher et de ne pas vous parler.

Elle me désigna ma cellule et s'enfuit en trotinant, telle une vieille souris décatie, dans le couloir sombre et humide. Sans perdre de temps, j'écrivis mon premier compte-rendu pour le chef sur mon mini-portable planqué dans ma méga-trousse à outils :

« Elles ont des bipeurs, la mère inférieure fait régner la peur parmi les sœurs, l'une d'elle a l'air d'une fieffée salope (Marie Marie), il y en a une qui élève un pitbull (et j'ai eu le malheur de dire que j'avais été dresseur canin : ça promet, moi qui ai la phobie des chiens). Une semaine, ça sera largement suffisant pour trouver le pot aux roses, surtout que je vais participer à leurs activités. J'envisage de me concentrer sur Sœur Fumier qui est particulièrement fragile, bavarde et en veut à la mère inférieure mais j'attends de voir les autres. »

En effet, je ne tardais pas à faire la connaissance des autres sœurs, lors du repas on ne peut plus frugal qui eut lieu dans la grande salle — plus crypte de film d'horreur que réfectoire.

— Je préfère encore les rats, dit Sœur Fumier en jetant un regard dédaigneux à son assiettes de paupiettes nappées d'une sauce marron il est vrai du plus mauvais effet.

— Alors, Sœur Mathilde, ça lui plaît à Jeannot les paupiettes ? demanda Sœur Sophie, tandis que ce qui ressemblait à une pomme d'Adam s'agitait sur son cou.

— Bof, je préfère les spaghettis, répondit non pas Mathilde mais Jeannot le Poulpe en personne.

Je m'explique : sœur Mathilde est muette de naissance, mais heureusement, la nature étant bien faite, elle est aussi ventriloque et peut ainsi s'exprimer par sa marionnette, Jeannot le Poulpe fait d'une serpillière et de spaghettis coagulés sur lequel elle déverse régulièrement une nouvelle couche de Ketchup. Je dois bien avouer que ce drôle de couple n'était pas si mal assorti car, par un bizarre effet de mimétisme, Jeannot le Poulpe avait comme un air de famille avec sœur Mathilde.

L'après-midi, on m'envoya faire les confitures avec sœur Couteau-Suisse et sœur Bob, la première tenait son pseudo d'une étonnante particularité physiologique — elle s'était coupée tous les doigts et s'était faite greffer à la place un tournevis, un tire-bouchon, un décapsuleur — la seconde devant le sien à sa propension à la fumette, même si je me demandais comment elle s'approvisionnait. A ma grande surprise, il s'avéra que j'étais plus doué pour faire des confitures de rutabaga et de blette que pour la plomberie en milieu fromager. Je me demandais qui allait pouvoir bouffer leur confiote, mais y avait sûrement des

débouchés quelque part en Afrique ou je sais pas où parce que j'en rempli 400 pots dans l'après-midi à moi tout seul.

Le soir, à mon grand désarroi, on m'obligea à regarder un DVD sur Jean-Paul II, le vibro-masseur ambulant qui tremblait comme un shaker, je déclarais forfait au bout de trois heures et demie et on me laissa partir malgré les récriminations de la mère inférieure arguant que le meilleur était à venir dans le dernier bonus — où on voyait J.-P. en slip de bain en 1932 dans une station balnéaire polonaise glaciale.

Accablé par ma journée de travail et je dois bien l'avouer par des pensées lubriques peu racontables, je remis au lendemain ma prise de notes sur l'enquête et m'endormais du sommeil du juste après une petite séance masturbatoire de bon aloi. Je me réveillais en pleine nuit : des bruits étranges provenaient de la chambre de l'autre côté du couloir, celle de sœur Marie Marie. J'enfilais mon caleçon et mon tee-shirt et sortit de ma chambre à pas de loup, les sons devenaient plus distincts : des coups de fouet et des gémissements (de plaisir ou de douleur, impossible à dire) résonnèrent. Je regardais par le trou de la serrure et ce que je vis me stupéfia : sœur Marie Marie complètement nue se faisait fouetter par la mère inférieure qui avait revêtu pour l'occasion une tenue SM en cuir noir — qui ma foi, je dois bien le dire, lui allait à ravir — sous le regard à la fois effaré et envieux de sœur Bob et sœur Fumier qui filmait la scène avec son téléphone portable. C'est à ce moment là que j'éternuais — penser à trouver un allergologue avec qui j'ai un minimum d'affinités — et j'eus à peine le temps de faire deux pas dans le couloir que la porte s'ouvrit sur une Sœur Marie Marie extatique :

— Désolé, je cherchais les toilettes et j'ai entendu des bruits bizarres, j'ai cru que vous vous sentiez mal, que vous aviez une crise de quelque chose.

— Je vais très bien, je me suis même rarement sentie aussi bien, merci de vous inquiéter pour moi monsieur Didier.

— Je vais faire comme si j'avais rien vu alors, bonne nuit, dis-je en posant la main sur la poignée de la porte de ma cellule.

— Nous ne faisons rien de mal, nous faisons juste pénitence et c'est plus ludique à plusieurs, dit innocemment sœur Bob, les yeux brillant de la lueur du Malin (ou était-ce toute l'herbe qu'elle avait fumé depuis le matin ?).

— Mais... c'est pas un peu sexuel ?

— Vous voyez le mal partout, c'est vous qui avez l'esprit mal placé, conclut la mère inférieure, imperturbable comme le pape devant le sida en Afrique.

Je regagnais mes pénates l'esprit en ébullition et écrivit le brûlot anti-clérical le plus véhément du XXIème siècle :

« Le christianisme ne serait-il qu'une vaste arnaque, la plus grosse de l'histoire de l'humanité à côté de laquelle les Sex Pistols ou Bernard Madhoff sont des collégiens potaches inoffensifs armés de coussins péteurs ? Je l'affirme haut et fort, ce mardi 8 avril à 3h47 du matin, dans ma cellule du couvent des Rédemptrices humiliées. Ici, il se passe des choses terribles que Dieu, s'il existait, renierait à coup sûr : orgies, drogues, peut-être meurtres d'innocentes victimes. Moi, Didier X, je n'hésiterai pas une minute devant le sacrifice de mon corps et de mon âme pour révéler au grand jour les agissements coupables de cette bande de criminelles dépravées déguisées en fiancées du Christ. Christ mon cul oui. Il y a sûrement des cadavres de SDF quelque part dans ces murs et je compte bien mettre la main dessus et dénoncer ces Simone Weber à cornettes à la police de mon pays afin que justice soit rendue et qu'elles croupissent toutes en taule. »

Je m'endormais comme une masse sur mon ordinateur, exténué par ma virulente diatribe et me réveillais à midi passé. Je décidai de passer à la vitesse supérieure — je ne comptais pas rester toute la semaine, après ce que j'avais vu la nuit précédente — et profitai du fait que toutes les sœurs étaient au réfectoire pour fouiller leurs chambres, lesquelles n'avaient pas de verrou. Je commençais par celle de sœur Marie Marie : au milieu des fanfreluches et autres accessoires dignes des pires sex shop de Pigalle, je découvris une chemise en carton sur laquelle était écrit au marqueur rouge « Un homme au couvent. Du bon raccordement des tuyaux. ». Pensant qu'elle y parlait peut-être de moi, j'ouvris et je lis avec avidité les premières lignes :

« Monsieur D. avait le regard lubrique qui transpirait la luxure des hommes qui y pensent plus qu'ils ne le font, beaucoup beaucoup plus qu'ils ne le font. A l'instant précis où je croisai son regard ce fut un cataclysme, un choc sismique, un raz-de marée, bref j'étais très excitée par ce plombier et je ne fis rien pour le cacher, au contraire. Je rêvais déjà de »

Ma lecture fut interrompue par des bruits dans le couloir : j'entendis qu'on frappait à ma porte, je ne bougeai pas, cessai presque de respirer, priai intérieurement pour ne pas éternuer, et elle finit par partir, elle venait sûrement me chercher pour le repas. Je retournais dans ma chambre, sonné, comme si j'avais reçu un crochet du gauche de Manny « Pacman » Pacquiao, le méchant petit Jaune champion du monde de boxe. Quelles vicieuses ! Où étais-je tombé ? Etaient-elles vraiment dangereuses ? Où étaient les SDF ? Et surtout y avait-il encore des paupiettes à midi ? Les questions se bouscuaient dans ma tête de pauvre mâle occidental des classes moyennes déboussolé en ce début de siècle en crise, mais je tenais bon, je

m'accrochais au bastingage comme je l'avais toujours fait. C'est pas une bande de bonne sœurs en chaleur qui allait me faire peur, à moi, Didier le reporter, un des meilleurs journalistes de France, peut-être du monde, sur le point de sortir un scoop, de démanteler un vaste trafic de SDF volés, si ça se trouve y avait des ramifications dans des dizaines de couvents européens reliés entre eux par un gigantesque réseau de souterrains datant de la Seconde Guerre Mondiale. J'avais mal à la tête, ça me le faisait souvent quand j'étais sur un gros coup, c'était même la preuve que j'étais sur un gros coup. Après avoir grignoté les restes du repas lui-même composé des restes de la veille et de l'avant-veille, on m'envoya faire des saucissons sous l'autorité de sœur Marie Marie — et Dieu sait que cette fille là aurait pu me faire faire n'importe quoi — mais je décidai qu'une fois encore ma conscience professionnelle passerait avant mes besoins physiologiques, quitte à me payer deux call-girls à crédit en sortant de ce cloaque abritant les putains du Christ. Pendant qu'elles faisaient les saucissons, les sœurs discutaient beaucoup — c'est bien les grognasses ça, toujours en train de bavasser — et je crus comprendre qu'elles échangeaient des messages codés entre deux banalités.

Vers 16h, alors que j'avais pour mission de récupérer des boyaux de porc dans un placard, je tombais sur un objet qui attira tout de suite mon attention — un peu comme Colombo : une poche Leader Price sur laquelle il était écrit « Raoul Minus », à la suite du nom, figurait une adresse comme sur les bagages Vuiton des riches qui prennent l'avion : « au croisement de l'avenue Margaret Thatcher et du boulevard FMI, devant le boulangerie Bannette ». Dans la poche il y avait un vieux tee-shirt jaune délavé « Tour de France 1992 ». Pauvre Raoul : il l'aurait jamais le maillot jaune ! Ces salopes avaient dû l'envoyer au paradis des cyclistes où il devait peiner derrière Pantani. Je reposais la poche où je l'avais trouvé et revint à mes saucissons, comme si de rien n'était mais convaincu que mon devoir était de faire éclater la vérité pour la mémoire de Raoul. Je ne parlais que quand on me posait de questions, et me contentais d'écouter et de retenir un maximum de choses de ce qu'elles disaient. A plusieurs reprises, je prétextais d'aller aux toilettes et me ruais sur mon ordi pour noter tout ce qui me semblait intéressant, mais sœur Marie Marie me fit la remarque :

—Vous allez beaucoup aux toilettes, monsieur Didier : un problème de tuyauterie peut-être ?

— Non, tout va bien, mais j'ai les intestins sensibles et le côlon irritable, les vieilles paupiettes ça me réussit pas.

En fin d'après-midi, j'eus une info en béton alors qu'on m'avait demandé de confectionner les « Gâteaux faits avec le sang du Christ » avec sœur Sophie, une quinquax

cheveux mauves fan de Christine Boutin. Nous étions seuls dans les cuisines, portes fermées, nos voix couvertes par le bruit du batteur à œufs quand elle me dit ceci :

— Elles me droguent, je suis retenue ici contre ma volonté, je suis un homme, aidez-moi.

Je restais un instant interdit — on le serait à moins — et je me repassais les images de Sophie : la pomme d'Adam apparente qui m'avait tant marqué la veille, tous les médicaments qu'elle prenait au repas, les remarques désobligeantes des autres sœurs, les corvées (peler les patates, récurer les chiottes) qui étaient toujours pour elle. Le doute m'envahit : était-elle (il ?) retenue contre sa volonté ? Si oui, que faire ? Comme toujours quand j'étais à court d'idée, j'appelais mon patron, le gros Robert, avec mon portable — pour le récupérer, je dus me délester de 20 euros pour acheter l'immonde photo du vieux fantaisiste érotomane à Gérard :

— L'enquête progresse à grands pas, chef — merde, je m'étais vendu, il savait que quand y avait un problème je l'appelais chef —, mais il me faut encore un peu de temps pour résoudre l'enquête : c'est un vrai sac de nœuds.

— Je pensais t'envoyer sur une autre affaire, un gros coup, un truc politique : des élus communistes qui organiseraient des partouzes avec des sans-papiers.

— T'es sûr que c'est pas une légende urbaine ?

— Attend, ça vaut le coup d'enquêter et puis après tout, qui ça intéresse les clodos ? La ménagère de moins de cinquante ans, elle s'en bat les couilles des clodos : ce qu'elle veut c'est du scandale, des gens connus, des histoires de cul, inutile de te dire que si Robert Hue est dans le coup, c'est le jackpot assuré.

Sans relever l'énormité et le cynisme de cette réplique, je continuais sur ma lancée :

— Robert, laisse-moi deux jours et je résous l'affaire mais j'ai besoin de ta bénédiction.

— Ma bénédiction ? T'as déjà engrossé une nonne ? Tu perds pas de temps mon salaud.

— Non, arrête de déconner, Robert : c'est très sérieux, ça pourrait remonter jusqu'au Vatican, il y a peut-être des ramifications internationales, ça pourrait te mettre en froid avec Sarkozy.

— Ca ça m'étonnerait : mon beau-frère est son dentiste alors inutile de te dire que Nico et moi on est comme cul et chemise.

Je raccrochais le cœur lourd, persuadé en mon for intérieur que j'allais prendre la bonne décision ; puis j'allais pisser un coup pour m'aider à réfléchir.

Le soir, le couvent reçut la visite de l'infirmière, une petite femme sexagénaire à la face simiesque, énervante à force de sourire benoîtement. Je compris qu'elle venait deux fois par an, soi-disant pour vacciner les sœurs, mais lorsque je demandais contre quoi on les vaccinait, la mère inférieure parut embarrassée et prétexta qu'il était l'heure de la prière de vêpres pour s'échapper.

Faisant mine de me coucher de bonne heure, je quittais la salle de télévision et l'écran géant où s'agglutinaient les sœurs, telles des mouches sur un cadavre, mais en réalité j'allais faire un tour vers l'infirmierie. Là, derrière la porte entrouverte, je dus affronter un des pires spectacles qu'il m'ait jamais été donné de voir — à côté, les photos de Préboist, c'était de la gnognotte. Sœur Sophie, en sous-vêtements devant la vieille infirmière :

— Bon, ça va, les médicaments à base d'œstrogène font leur effet pour les seins, vous serez jamais Pamela Anderson, c'est sûr, mais je suppose que ça vous est égal.

— Ben, oui, pour ce que ça me servirait.

— Je crois qu'on va quand même augmenter la dose, la barbe repousse, non ?

— Pourtant, je me rase tous les jours, dit la pauvre Sophie, comme une petite fille prise en faute.

— Je sais bien mais ça suffit pas et pour le reste, vous êtes décidé ? On peut faire ça ici : un coup de ciseau, bistouri et hop, tout aura disparu, ça sera qu'un mauvais souvenir.

— Mauvais souvenir, mauvais souvenir, c'est vous qui le dites, moi je l'aimais bien, dit Sophie en protégeant son sexe de ses mains en coquille dans un réflexe on ne peut plus masculin.

Elle avait dit vrai alors, j'en étais abasourdi, pire que le jour où j'avais surpris mon père en fâcheuse posture avec un poireau dans la cuisine, une nuit d'insomnie.

Une fois l'infirmière partie, j'allais voir sœur Sophie dans sa chambre, elle me raconta tout : ses années passées dans la rue quand elle se nommait encore Marcel, puis la zonzon où on l'appelait Marcel Amont parce qu'il avait un air, et enfin l'arrivée au couvent, sa seconde chance, peut-être la dernière. Le deal était simple : la réinsertion, le gîte, le couvert, une communauté où vivre jusqu'à sa mort, mais il y avait un prix à payer et il était lourd ce prix pour tout homme heureux d'être né homme : il fallait devenir une femme, en avoir l'apparence, les vêtements, le comportements, les attitudes. Les pilules aidaient mais c'était surtout une histoire de volonté, c'est du moins ce que disaient à l'époque la mère inférieure et l'infirmière, couple diabolique dont la haine des hommes vivants n'avait d'égal que leur amour des hommes morts.

— Et y en a beaucoup des clodos qui sont passés par ici ?

— En 35 ans, je dirai bien une bonne centaine : j'avais noté leurs noms à tous sur un cahier comme preuve mais elles l'ont découvert et elles l'ont brûlé, des vraies sorcières, j'vous dis, m'sieur Didier.

— Et ceux qui acceptent pas le deal, on les laisse repartir ?

— Vous êtes bien naïf : elles les zigouillent.

— Elles les butent ? Et les cadavres, elles en font quoi ?

A cet instant, Sœur Sophie éclata en sanglots — putain c'était bien une gonzesse, malgré la bosse sous sa jupe — et il devint impossible de lui soutirer la moindre information supplémentaire. Je décidais donc que cette nuit serait la dernière que je passerai ici et que j'allais en profiter pour fouiller le couvent à la recherche d'indices probants sur les disparitions de SDF.

Vers deux heures du matin, je pris ma mini-lampe torche et je m'aventurai dans les couloirs lugubres de cette maison de débauche digne des pires films érotiques italiens des années 80. Au premier étage, R.A.S., je décidai d'aller au sous-sol : les pires saloperies se passent toujours au sous-sol (un des deux-trois trucs que j'avais retenu de la centaine de films érotiques italiens des années 80 que j'avais visionné la semaine où j'étais dans le plâtre, suite à une mauvaise chute de skate board — si vous vous demandez pourquoi j'avais tous ces films, c'est parce que mon beau-frère les avait ramassés alors qu'ils étaient tombés du camion et vendu au kilo pour une bouchée de pain). Bref, j'avais raison : je tombais sur un élevage de pitbulls de combat, une plantation de shit, un labo d'ecstasy et le Mur des Pécheresses. Qu'est-ce que c'est que ce truc, vous demandez-vous ? Le Mur des Pécheresses est un mur entier dédié aux femmes qui se sont vautrées dans la luxure et parfois dans les paradis artificiels : on y trouve entre autres les photos de Paris Hilton, Madonna et au sommet de ce panthéon des salopes Christine Boutin, la catin catho, leur maîtresse à toutes. Je dois dire que la photo prise ici-même, au couvent, dans la chapelle où on la voit en petite tenue, allongée sur le sol les bras en croix avec un crucifix placé de manière douteuse, vaut son pesant de cacahouètes. Je pris quelques photos pour mon article à l'aide de mon téléphone portable, puis décidai d'aller au grenier voir si d'autres surprises m'y attendaient. Au bout du couloir, je découvris une pièce louche où des pointes de clous dépassaient du parquet, tel un tapis de fakir, je m'agenouillais pour mieux voir — j'avais besoin de lunettes mais par coquetterie je ne les mettais jamais —, à cet instant, j'entendis un bruit de pas dans le couloir. La silhouette de la mère inférieure se dessina dans l'encadrement de la porte : j'étais fait comme un rat.

— Que faites-vous ici, à cette heure ?

— Je, je, je prie, dis-je en me relevant lentement.

— Vous m'en direz tant : dégagez de là presto et retournez dans votre cellule où j'vous les coupe.

— Vous me quoi ? dis-je éberluée.

— Vous avez très bien compris, espèce d'imposteur.

— Imposteur ?

— Si vous êtes plombier, moi j'suis Bernadette Soubirous, dit-elle en me tirant sa langue piercée.

Je déguerpis sans demander mon reste, manquant de trébucher dans l'escalier et me jurant de partir avant le lever du soleil. De retour dans ma chambre, je fis ma valise, puis, réunissant le peu de courage qu'il me restait, je pris la décision d'aller voir la salle du dessous pour en avoir le cœur net. Ce que je vis dépassait de loin le pire de mes cauchemars : des dizaines de cadavres de clodos étaient cloués nus au plafond par les pieds comme des saucissons secs. Je parvins à surmonter l'envie de vomir qui me submergeait pour prendre quelques photos, mais la porte que j'avais pris soin de refermer derrière moi s'ouvrit brusquement. Sœur Marie Marie, dans un état second — elle avait dû absorber des drogues —, tomba à mes pieds, en pleurs : entre deux sanglots, elle m'avoua tout, la proposition diabolique faite aux clodos, et le sort réservé à ceux déclinant l'offre. Les pauvres bougres étaient transformés en saucissons (et les restes donnés aux pitbulls). Elle avoua aussi, à demi-mots, des pratiques nécrophiles occasionnelles :

— La chair est faible, ma sœur, j'absous vos péchés, délirais-je.

Je laissais la sœur de la honte au milieu de ses SDF tout secs et courais dans ma chambre pour téléphoner à mon patron :

— Robert, je sais qu'il est tard, mais c'est hyper important

— C'est qui ? Tu sais quelle heure il est, connard ?

— Robert, c'est moi, c'est Didier, je l'ai mon scoop sur le couvent, on se verra demain au bureau, j't'expliquerai tout.

— O.K., à demain, dit-il avant de raccrocher.

A peine en avais-je fait autant que la mère inférieure entra dans ma cellule :

— Donnez-moi ce téléphone et avalez ça, vous vous sentirez mieux après.

Sans réfléchir — j'en étais bien incapable —, j'avalais la pilule bleue, pensant que c'était un somnifère. Ce n'était pas un somnifère. Je tombais comme une masse en pensant à Paul Préboist en short tripotant la vieille Boutin.

Au même instant, chez ce brave Robert :

— C'était quoi encore ? Ta pute africaine ?

— Mais non, Maryse, t'énerve pas : c'est Didier.

— Qu'est-ce qu'il voulait à deux heures du matin ce con-là ?

— Il dit qu'il a résolu l'affaire des clodos disparus au couvent de Rédemptrices humiliées.

— Génial : éteins la lumière, y en a qui bossent demain matin.

— Mais Maryse, moi aussi je bosse.

— Ouais, c'est toi qui l' dis.

Six mois plus tard, un soir de novembre, une sœur sonna à la grille : Gérard Achier, le jardinier bègue, vint ouvrir, proposa une photo porno de Nadine Morano que la sœur accepta de payer 300 euros — « je la ferai passer en note de frais » se dit Robert, derrière son déguisement. Il se présenta sous le nom de sœur Roberta, de retour d'une mission au Congo. Au dîner, il chercha Didier, son ancien employé dont il était sans nouvelle depuis six mois et ce fameux appel en pleine nuit, mais nul trace d'un quadra dépenaillé ayant un début de calvitie. Plus tard, dans la salle de télévision, devant « Joséphine ange gardien », il reconnut le rire tonitruant de Didier : il sortait du corps frêle d'une sœur entre deux âges au physique disgracieux. Au bout de quelques minutes, Robert aperçut une sœur avec une paluche en couteau-suisse et une autre qui trimballait une serpillière couverte de spaghetti appeler Didier Germaine — et Germaine, ou plutôt Didier, répondait d'une bizarre voix de fausset. Une demi-heure plus tard, à la pub, Didier/Germaine s'éclipsa pour aller aux chiottes : à peine entré(e) dans les waters à la turc, une autre sœur la plaqua violemment contre le mur :

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes qui ?

— Putain, c'est moi Didier ! s'écria Robert en enlevant son costume en location. Qu'est-ce tu branles depuis six mois ? T'as pris une année satanique ?

— On dit « sabbatique ».

— C'est pas la question ! A quoi tu joues ?

— Ecoute, Robert, c'est compliqué, tu sais, elles me tiennent par ce qui me reste de burnes, j'ai pas envie de finir en chipolata, elles me font trois piqûres d'œstrogènes par jour, si je me tiens tranquille ça ira, tu piges ?

— Que dalle. Viens avec moi, on s'arrache.

A ces mots, Robert remet son costume de béguine, attrape Didier/Germaine et la charge sur son épaule comme un sac à patates ; le rédac' chef au summum de sa bravoure — il s'était complètement bourré avec sa flasque de whisky pendant « Joséphine ange gardien » — se carapate à petits pas, réussissant à atteindre le jardin sans se faire remarquer quand Sœur Marie Marie l'aperçoit :

— Alerte ! Alerte ! hurle-t-elle comme une damnée. Tentative d'évasion !

La suite rappelle les meilleurs films de chasse à l'homme, ou plutôt de chasse à la bonne sœur défroquée : réveillés par les cris et l'agitation, les voisins peuvent voir de leur balcon une grosse bonne sœur s'échapper du couvent en tenant une petite bonne sœur sur son dos, poursuivie par une demi-douzaine de religieuses armées de pitbulls et de barres de fer. Alors que les deux hommes (?) quittent le cloître du gore, Gérard Achier, n'écoutant que son courage, referme la grille et fait barrage de son corps aux drôlesses en délire.

— Bo, bo bo, bo-bonne chance, bégaye-t-il avant d'être submergé par les pécheresses ivres de rage.

— Super idée ce reportage, dit Germaine/Didier, brinquebalé(e) sur l'épaule de son patron en sueur disparaissant dans la nuit.